

CHERCHEZ LE LIVRE

Livres d'art, de Dali à la Documenta

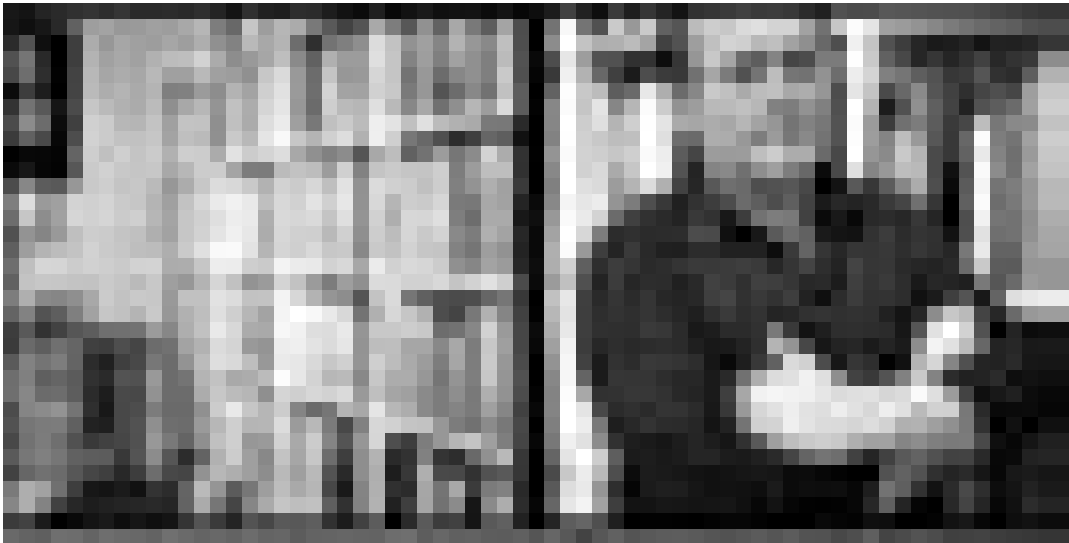
Hans Fellner, Luxembourgeois d'origine hollandaise, après avoir fait le tour du monde, est devenu le propriétaire d'un des foyers de diffusion de Luxemburgensia. "Par responsabilité intellectuelle", dit-il.

worxx: Pourquoi avez-vous choisi de devenir libraire?

Hans Fellner: Ce n'était pas vraiment un but, cela est arrivé comme dans le somnambulisme. Après mon bac, j'ai étudié la littérature, l'histoire de l'art, la philosophie. Plus tard, j'ai commencé à faire des affaires avec les antiquités a côté de mes études. Je me suis notamment spécialisé en gravures et livres anciens. En 1993, j'ai repris un petit magasin au centre-ville. On pouvait fumer et beaucoup de clients venaient chez-moi s'asseoir, discuter et fumer. Or, j'avais envie de fraîcheur et de lumière. En 1998 je me suis installé dans l'espace actuel, j'ai tout fait peindre en blanc et j'ai arrêté de fumer.

En quoi votre librairie est-elle différente des autres?

Je dois faire face à trois malentendus. Tout d'abord, je ne suis pas allemand, mais luxembourgeois. Ensuite, entrer dans mon magasin n'oblige pas à acheter quelque chose. Pour moi, le plus important est de motiver des gens et de voir des gens motivés. On peut feuilleter les livres, et pas besoin de s'excuser si on ne trouve rien. Troisième malentendu: ceci n'est pas un magasin de beaux livres ou de livres de



"C'est une vraie formation continue": Hans Fellner dans sa librairie "Fellner Art Books".

(photo: Christian Mosar)

cadeaux, mais une librairie d'art. J'ai aussi des livres anciens, que je trouve dans des bibliothèques privées.

Ya-t-il vraiment un public au Luxembourg pour une librairie comme la vôtre?

J'ai une clientèle fidèle qui tourne autour des 300 personnes, qui s'intéressent à l'art, à l'architecture, à la photographie. Ce n'est pas de la flatterie, mais je suis fier de ma clientèle. Au début beaucoup de clients achetaient des livres sur les artistes "arrivés", comme Dali ou Picasso. En revenant de la Documenta à Kassel il y a deux ans, ces mêmes gens ont

acheté des livres sur l'art contemporain. J'ai ressenti que mon travail avait un sens. J'apprends beaucoup à travers le contact avec les clients. L'un me parle de l'architecture des années 30, un autre des manuscrits médiévaux, un autre encore du bouddhisme. C'est une vraie formation continue!

Remarquez-vous la présence étrangère au Luxembourg dans votre magasin?

J'ai des clients étrangers, mais 80 pour cent de mes clients sont des Luxembourgeois. Et pourtant on entend souvent dire que les Luxembourgeois n'ont pas d'idées ni

de culture. Ce n'est pas vrai du tout! Je parlerais plutôt d'une certaine timidité.

En quoi un libraire remarque-t-il l'utilisation massive de l'internet?

Il est vrai qu'on n'a plus besoin d'acheter une Encyclopaedia Britannica de 2 mètres de large, car on peut la trouver sur cédérom. Mais Internet ne peut pas remplacer tous les livres. Par exemple, un roman en collection de poche, ça ne se lit pas sur un écran, mais au lit, dans le train, sur la plage ... Quant aux livres d'art, là aussi, feuilleter, toucher un livre a une qualité qui ne peut pas être

remplacée. Ce sont des livres qu'il faut voir, on ne peut pas les acheter ni par catalogue ni par internet.

Les livres d'art sont chers, pas à la portée de tout le monde, paraît-il ...

C'est un problème, mais j'ai trouvé une solution. A côté des livres neufs qui, en effet, sont chers, j'ai des fins de stocks, des dégriffés, que je peux vendre moins chers. Grâce à ceci, mes clients ont la possibilité de trouver de très bons livres à un prix abordable. Mais je dois dire qu'on ne me fait pas beaucoup de remarques à propos du prix des livres.

Pourquoi êtes-vous devenu spécialiste en Luxemburgensia?

J'ai gardé l'esprit du magasin que j'ai repris en 1993. Etre situé au coeur de la vieille ville m'inspire une sorte de responsabilité intellectuelle pour le patrimoine littéraire et éditorial luxembourgeois. Beaucoup de personnes qui s'intéressent à l'histoire locale ou à la littérature luxembourgeoise viennent chercher parmi les livres et les revues de mon magasin.

Avez-vous une devise?

Trouver l'exceptionnel et surprendre les clients. Les "mainstream" sont bien représentés, mais ma passion est de découvrir et de proposer le marginal, le sous-estimé, l'inattendu, l'oublié.

Interview: Paca Rimbau Hernández

KONZERT

Luxembourg goes Ska

Die Skatalites sind eine lebende Legende. Nicht etwa weil einige Bandmitglieder über 70 Jahre alt sind. Die Band hat den Ska erfunden.

Skinhead Reggae - dieses Klischee macht oft die Runde, sobald von Ska die Rede ist. Die meisten kennen Ska als Art Gegenbewegung zur Punkmusik Ende der 70er: in Großbritannien "geboren", energetische Musik, oft mit politischen Texten, zu denen kahl rasierte Männer im Chor gröhlen und Pogo tanzen. Als typische Ska-Bands gelten die frühen Madness, English Beat, The Specials oder Bad Manners.

Mit dem Original hat deren Musik jedoch meist nur am Rande zu tun. Die wahren Efinder des Ska sind: The Skatalites.

Gegründet wurde die Band in den frühen 60ern von ehemaligen Schülern der Alpha School, einer britischen Schule in Kingston, in der jamaikanische Kinder westlich orientierten Musikunterricht erhielten. Jazzmusiker Don Drummond, Tommy McCook, John "Dizzy" Moore und Roland Alphonso trafen sich im legendären Studio One zu Sessions. Es war One-Inhaber "Sir Coxone" Dodd, einer der Großen im jamaikanischen Musikgeschäft, der den Impuls zur Bandgründung gab. Jamaika hatte soeben seine Unabhängigkeit von der britischen Krone erlangt, der Wi-

derstand gegen die weißen Kolonialherren war in aller Munde, gleichzeitig beeinflusste US-amerikanischer Rhythm 'n' Blues und Jazz zunehmend die nationale Musikszene.

Die Musik, die The Skatalites - insbesondere deren treibende Kraft Jazz-Posaunist Don Drummond - schon bald wie am Fließband produzierten, war eine einzigartige Mischung aus jamaikanischem Calypso, Mento, Jazz, kubanischen Melodien und eben amerikanischem R & B. Der Ska war geboren.

Die Skatalites, die oft als Begleitband für andere MusikerInnen auftraten, haben aber nicht nur dem Ska zu seiner Blüte verholfen. Auch Reggae, Dub und Rock Steady haben sie entscheidend beeinflusst. Keine Geringeren als Rastafari Bob Marley und Jimmy Cliff machten ihre ersten Aufnahmen mit den Skatalites.

Das ist alles lange her - und die Skatalites gibt es immer noch. Oder besser gesagt: Es gibt sie wieder. Nachdem die Originalband schon 1965 ihr abruptes Ende fand - der psychisch kranke Drummond wurde wegen Mordes an seiner Geliebten in die Psychiatrie eingewiesen und nahm



Nachhilfestunden von den Großeltern des Ska: Die Skatalites erobern die Kulturfabrik mit Lebensfreude und experimentellem Sound.

sich dort wenig später das Leben -, reformierte Tenor-Saxophonist Tommy McCook die Skatalites in den frühen 1980ern, und ein weiteres Mal Anfang der 90er neu. Inzwischen ist er zwar auch tot, McCook verstarb 1998 an einer Lungenentzündung, aber Original-Bassist Lloyd Brevitt und Schlagzeuger Lloyd Knibb und die beiden Blechbläser Dizzy Moore (Horn) und Lester Sterling (Altsaxophon) sind noch mit über 70 Jahren mit von der Partie.

Ebenso die "Queen of Jamaica Ska", Sängerin Doreen Shaffer. Trotz ihres hohen Alters - die Großeltern des Ska überbieten mit ihrer Lebensfreude und ihrer virtuellen Musikalität viele Bands der "3rd Wave of Ska" mit Leichtigkeit. Ihre Musik ist eben kein eindimensionaler Mainstream-Pop, sondern originärer Ska: nuancenreich und experimentell, denn die Skatalites improvisieren viel. Wahre Ska-Fans wissen all das. Für sie ist das Konzert der Skatalites am

11. Mai in der Kulturfabrik deshalb ein Muss. Den jüngeren Ska-Fans, die bisher "nur" zu Mighty Mighty Bosstones oder No doubt abgehottet haben und die Wurzeln des Ska kennen lernen wollen, sei gesagt: Unbedingt hingehen!

Ines Kurschat

Die Skatalites spielen am 11. Mai um 20 Uhr in der Kulturfabrik in Esch.